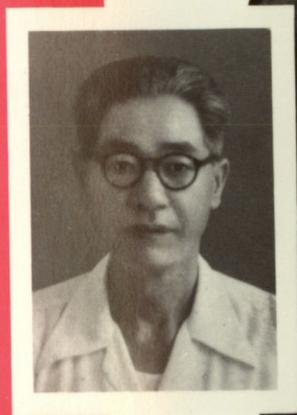


Claude Cadart / Cheng Yingxiang

Mémoires de Peng Shuzhi

L'Envol du communisme en Chine

Collection Témoins/Gallimard



Extrait de la publication

Collection Témoins

◦ *Éditions Gallimard, 1983.*

AVERTISSEMENT

Voici donc le premier des trois volets de mes mémoires, celui qui porte sur la période des commencements du communisme chinois, le deuxième devant porter sur la période de la Seconde Révolution chinoise (celle de 1925-1927)¹ et le troisième, sur la période du triple combat mené en Chine par l'Opposition de gauche contre le stalinisme à la Wang Ming² ou à la Mao Zedong (Mao Tse-toung)³, contre le fascisme à la Tchiang Kai-chek et contre l'impérialisme à la Tojo⁴.

Mes mémoires auront été le fruit d'efforts considérables, conjointement fournis durant de longues années par trois personnes : moi-

1. Il y a déjà eu trois révolutions en Chine depuis le début du xx^e siècle : celle de 1911 (la première), celle de 1925-1927 (la seconde), et celle de 1949 (la troisième).

2. WANG Ming. *Alias* CHEN Shaoyu. Numéro un du PC chinois de 1931 à 1935. Fantôme de Moscou jusqu'à sa mort, survenue en URSS peu avant la mort de MAO Zedong. Voir p. 193 note 1.

3. Il existe un grand nombre de systèmes de transcription en alphabet latin de la langue commune des Chinois, c'est-à-dire de cette variété bien tempérée de pékinois que représente le mandarin. Le seul de ces systèmes qui soit maintenant d'usage universel est le système *pinyin*. C'est donc celui que nous avons retenu dans le présent ouvrage, sauf a) pour quelques noms propres francisés depuis trop longtemps, tels que « Pékin » et « Nankin » (« Beijing » et « Nanjing » en *pinyin*) ; b) pour quelques noms propres depuis trop longtemps transcrits du cantonais ou d'une autre langue provinciale chinoise dans les langues occidentales, tels que « SUN Yat-sen » (« SUN Yixian » en mandarin-*pinyin*), « TCHIANG Kai-chek » (« JIANG Jieshi » en mandarin-*pinyin*) ou « Académie militaire de Whampoa » (« Académie militaire de Huangpu » en mandarin-*pinyin*) ; c) pour la province du Shanxi, capitale Xi'an (Sian), que nous avons choisi de rendre par « Shenxi » afin de la distinguer de celle du Shanxi, capitale Taiyuan, alors que le *pinyin* la rend par « Shaanxi ».

Enfin, chaque fois qu'est mentionné *pour la première fois*, soit dans le corps du texte soit en note, un *nom propre* chinois dont la transcription qui avait cours en France autrefois est *assez différente* de la transcription en *pinyin*, nous avons fait figurer la première entre parenthèses, à la suite de la seconde. Exemples : MAO Zedong (MAO Tse-toung), Xi'an (Sian), Cixi (Ts'eu-hi), Tianjin (T'ien-tsin), ZHOU Enlai (CHOU En-lai).

4. Tojo. Incarnation parfaite du militarisme expansionniste japonais, le général Hideki

même, Cheng Yingxiang et Claude Cadart. Cheng Yingxiang et Claude Cadart sont tous deux de scrupuleux historiens spécialisés dans l'étude de l'Extrême-Orient contemporain. Et c'est en cette qualité, bien plus que parce que la première se trouve être ma fille et le second, mon gendre, que j'ai choisi de les prendre pour collaborateurs¹.

Trois sortes de matériaux constituent les sources de mes mémoires : 1) mes propres écrits sur la fin de mon adolescence, sur le Groupe communiste de Shanghai tel que je l'ai connu en 1920, sur la Conférence extraordinaire du Comité central du Parti communiste chinois qui s'est réunie à Pékin en janvier 1926 à la suite d'une « disparition » inattendue de Chen Duxiu (Tch'en Tou-sieou)² et sur la mission que j'ai effectuée à Canton aux lendemains du Coup du 20 mars, en 1926 ; 2) les transcriptions d'entretiens systématiques et fort nombreux que Cheng Yingxiang et Claude Cadart ont eus avec moi à intervalles plus ou moins réguliers, de 1969 à 1982 et qui, pour la plupart, ont été enregistrés sur bandes magnétiques ; 3) les résultats de recherches minutieuses que Cheng Yingxiang et Claude Cadart ont menées sur les événements qui me concernaient de près ou de loin en épluchant, pour ce faire, des collections de matériaux de première main (périodiques, brochures, archives, etc.) qu'ils sont allés consulter dans les meilleures bibliothèques de France, des Etats-Unis et du Japon. Rédigés en français par Cheng Yingxiang et Claude Cadart, mes mémoires sont donc une œuvre de synthèse.

Le manuscrit du présent volume, ma fille me l'a intégralement retraduit du français en chinois. J'ai ainsi pu le passer devant elle au crible de la critique la plus serrée et lui demander de le rectifier jusqu'à ce qu'il me satisfasse. Je garantis que, tel qu'il est devenu ce qu'il a fini par devenir, tel qu'on le trouvera ci-dessous publié, c'est une relation fidèle de mes faits et gestes et de l'évolution de ma pensée resitués dans le cours des événements que j'ai vécus ; je garantis qu'il est conforme, quant au fond, à celui que j'aurais écrit moi-même si j'en avais eu la possibilité matérielle.

Tojo devient Premier ministre du Japon en octobre 1941. C'est lui qui prend la décision d'attaquer Pearl Harbour par surprise, le 7 décembre 1941. Il reste Premier ministre jusqu'au cœur de l'année 1944. Jugé et condamné comme criminel de guerre, il est exécuté en 1948.

1. CHENG Yingxiang et Claude CADART. Chercheurs de la Fondation nationale des sciences politiques et du Centre national de la recherche scientifique.

2. CHEN Duxiu. L'un des intellectuels et hommes politiques les plus fameux de la Chine du XX^e siècle. Fondateur de la revue *La Nouvelle Jeunesse* (1915). Animateur principal du Mouvement du 4 mai 1919. Fondateur du PC chinois (1920-1921). Numéro un du PC chinois de 1921 à 1927. Il sera fréquemment question de lui dans le présent ouvrage.

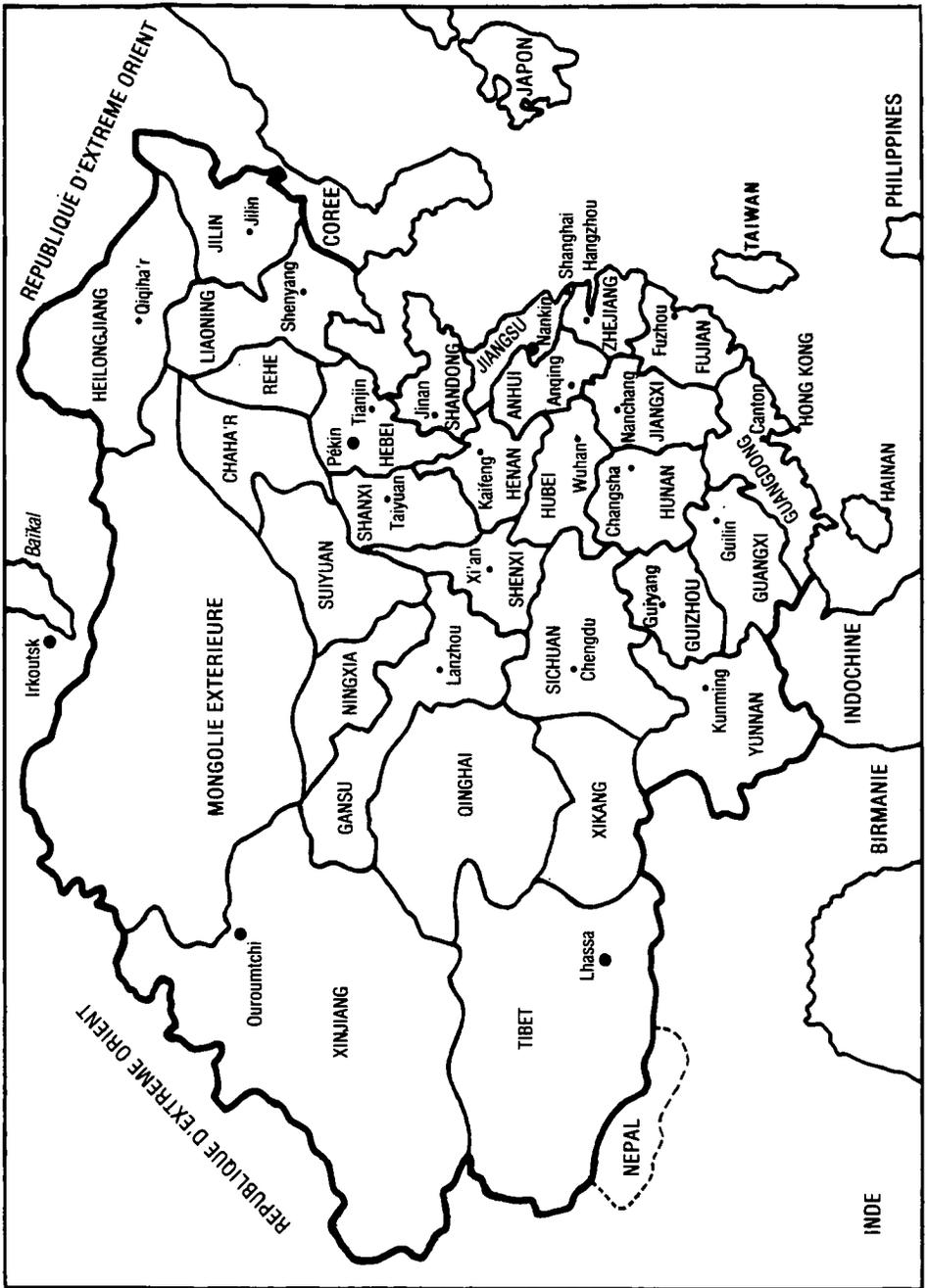
Tels que je les ai conçus et réalisés, de concert avec ma fille et avec mon gendre, mes mémoires représentent, je crois, une contribution d'un intérêt exceptionnel à l'histoire des débuts du communisme chinois, de la Seconde Révolution chinoise et de toutes les conséquences que son échec a emportées, une contribution unique en son genre à l'histoire de la Chine de notre temps, et cela pour deux raisons. Première raison : les événements dont j'ai été l'acteur ou le témoin s'y trouvent racontés de façon à la fois si rigoureuse et si complète qu'on les y ressaisit dans la logique la plus profonde de leur enchaînement tout en en découvrant les multiples facettes. Deuxième raison : les mensonges de toute espèce proférés par les historiographes du PC soviétique et du PC chinois sur l'ordre de Staline, de Mao Zedong, de leurs lieutenants et de leurs héritiers depuis des décennies s'y trouvent dénoncés avec tant de précision et tant de pertinence qu'ils y volent en éclats.

Qu'ai-je donc voulu faire en m'attachant à faire revivre, dans mes mémoires, les épisodes les plus significatifs de ma si longue existence de militant révolutionnaire ? Rien d'autre que d'œuvrer pour que l'histoire, enfin, retrouve son vrai visage. Qu'en Chine comme hors de Chine, les générations montantes se délivrent à jamais du fardeau de mensonges et de tartufferies que staliniens, fascistes et impérialistes de tous les pays ont fait porter aux hommes de ma génération pendant tant et tant d'années ! Qu'elles osent regarder en face, complètement démaquillé, le passé à la fois magnifique et terrible de notre révolution, à nous autres les Chinois ! Qu'elles méditent, dans le monde entier, sur les causes de nos malheurs et de notre tragédie ! Qu'elles tirent des grandeurs et des tristesses de notre expérience les enseignements qui leur permettront de poursuivre leur marche vers les horizons de l'émancipation complète de l'humanité !

PENG SHUZHİ

Février 1982

N.B. Les notes ne sont dues qu'à Claude Cadart et Cheng Yingxiang.



La Chine au début des années 1920

LE VILLAGE

Dans le sud-ouest du Hunan (Hou-nan), au cœur du massif des Cinq Chaînes (Wuling), se trouve un petit village, Tongluocun, le Village-des-Gongs autrement dit. C'est là que je suis né, le 26 novembre 1895. Et c'est là aussi que j'ai passé toute mon enfance, ainsi qu'une bonne partie de mon adolescence.

Le « jardin enchanté » de l'arrondissement de Longhui

L'arrondissement dont relevait Tongluocun, l'arrondissement de Longhui, n'était pas, dans mon enfance, un arrondissement comme les autres : c'était un *si*, un *tusi* pour être précis, c'est-à-dire un arrondissement-à-indigènes, un territoire à part dont le statut, au fond, différait assez peu de celui des « petites zones de minorités nationales » instituées en Chine durant les années 1950. Les premiers habitants de notre arrondissement, en effet, avaient été des Yao : de ces Yao dont je me rappelle fort bien avoir vu, étant enfant, d'ultimes descendants, des gaillards qui vivaient dans les grottes de la montagne des Boues jaunes, tout près de Tongluocun, et qui venaient de temps à autre nous échanger contre des vivres les plantes médicinales qu'ils récoltaient dans leurs broussailles. Ils avaient dû céder progressivement la place à des Han venus du nord de la Chine, à des Han qui, vague après vague, aux époques des grandes invasions, avaient fui devant les Mongols et autres barbares d'origine altaïque, du IV^e au XIV^e siècle, et qui, après avoir saturé le Jiangnan (Kiang-nan), c'est-à-dire la région correspondant aux deux provinces actuelles du Jiangsu (Kiang-sou) et de l'Anhui, puis la province du Jiangxi (Kiang-si), avaient

« pacifiquement » colonisé le Hunan, en attendant de se mettre à grignoter le Guizhou (Kouei-tcheou).

Nombre de Hunanais ne continuaient-ils d'ailleurs pas d'appeler les gens du Jiangxi « nos cousins » (« *laobiao* »), quand j'étais petit ? Et sur les registres généalogiques du clan Peng de l'arrondissement de Longhui dont relevait ma famille, tels que les avaient conservés avec un soin jaloux, de génération en génération, les administrateurs du temple des Ancêtres de ce clan, n'était-il pas indiqué que le fondateur du clan, le premier Peng qui ait osé venir s'installer à demeure dans l'arrondissement-à-indigènes de Longhui, peu avant la fin des Ming ou peu après le début des Qing (Ts'ing)¹, au XVII^e siècle, était un Han de bonne souche originaire de tel district (*xian*) du Jiangxi ?

L'arrondissement de Longhui, dans mon enfance, n'était que l'un des éléments du district de Shaoyang (Shaoyang *xian*), qui n'était lui-même que l'une des composantes de la préfecture de Baoqing (Baoqing *fu*). Situé dans les lointains de l'ouest du district de Shaoyang, et cerné de tous côtés par de monstrueux escarpements et par de hauts sommets, toujours comme suspendu entre le Ciel et la Terre, il était à l'écart de tout, il était l'isolement même. Il avait beau jouxter les riantes campagnes qui formaient le midi du district de Xinhua, il s'en trouvait séparé par une montagne fort élevée, difficile à franchir et qui ne portait pas pour rien le nom de *Wangyunshan*, le nom de la Montagne-qui-contemple-les-nuages.

L'arrondissement de Longhui était un pays de terres fertiles, qu'irriguaient d'innombrables ruisseaux alimentés par les sources pures de montagne. La sécheresse y était rare, et les bois qui habillaient la plupart de ses collines le préservaient des inondations. Du fait du caractère excentrique de sa situation, il n'avait, en outre, pour ainsi dire jamais connu les horreurs de la guerre. D'exubérantes forêts de bambous et de superbes bouquets d'arbres d'espèces fort variées le faisaient vivre en permanence dans la fête de la verdure et lui donnaient l'aspect d'un immense parc naturel. Ses habitants, conscients de ce grand privilège, prétendaient (à tort ou à raison) qu'il n'était rien d'autre que ce « jardin enchanté des sources aux fleurs de pêcher » (« *shiwai taoyuan* ») que Tao Yuanming, l'un des grands poètes du temps des Jin (Tsin) de l'Est,

1. C'est en 1644, rappelons-le, que la dynastie nationale des Ming fut abattue et remplacée par la dynastie étrangère des Qing. Les Qing étaient des Mandchous.

avait décrit de façon aussi précise que somptueuse dans l'une de ses œuvres les plus fameuses, le *Taohua yuan*, au IV^e siècle de notre ère.

Si merveilleux qu'il fût aux yeux de qui s'y promenait un moment en rêvant, ce « jardin enchanté » ne faisait pas toujours, hélas ! le bonheur de celui qui devait y passer toute son existence. On y bouillait l'été ; on y grelottait l'hiver, même quand on était riche, en dépit de l'abondance du bois et du charbon de bois. De gros serpents d'une longueur de sept à dix mètres, qui ne s'en prenaient à vous que si vous les agaciez mais dont le caractère était fort ombrageux, y hantaient la montagne et de petits serpents d'une longueur de un à deux mètres qu'il était également préférable de laisser tranquilles, les rizières et les villages. Il arrivait encore que l'on fût obligé d'y organiser de longues et dangereuses battues contre un tigre coupable d'être allé chasser le chien ou le petit enfant dans une cour de ferme. Et ce qu'il avait sans doute de moins exaltant était qu'il se trouvait extrêmement éloigné du moindre des centres d'effervescence du monde civilisé : deux cents *li* (cent vingt-cinq kilomètres) que l'on n'avait d'autre choix que de couvrir à pied le séparaient de Baoqing-Shaoyang, le chef-lieu combiné du district et de la préfecture dont il relevait ; et pour aller de Baoqing-Shaoyang à Changsha (Tch'ang-cha), la capitale de notre province, il fallait encore parcourir environ huit cents *li* (cinq cents kilomètres)¹. L'isolement extrême du *tusi* de Longhui l'avait voué à un retard considérable, tant au regard de la vie matérielle qu'à celui des mœurs et de la vie culturelle.

Six douzaines de villages répandus parmi collines et vallons qu'un bien mauvais réseau de chemins de terre et de sentiers reliait les uns aux autres composaient l'arrondissement de Longhui. Ils regroupaient, chacun, cent familles en moyenne et se trouvaient répartis en quatre « cercles », en quatre *qu* d'importance inégale, le premier d'entre eux, celui dans lequel figurait le bourg de Longhui, étant le plus cossu, et le troisième, celui dans lequel figurait le Village-des-Gongs, étant le plus étriqué.

Niché au creux de la Montagne-qui-contemple-les-nuages et dominé par elle, accablé par elle si j'ose dire, le Village-des-Gongs

1. La définition du *li* traditionnel variait notablement d'une province à l'autre. Elle était de l'ordre des 600 mètres. Celle que nous avons retenue est 625 mètres.

était vraiment l'un des villages les plus pauvres et les plus arriérés de l'arrondissement de Longhui. Trois seulement des quelque cent familles qui y résidaient étaient en état de donner de la terre en fermage ou en métayage aux cultivateurs qui s'en trouvaient partiellement ou totalement dépourvus : trois familles, à savoir la mienne, une autre famille Peng et une famille Cai, étroitement liées les uns aux autres par ancêtres communs ou par alliances matrimoniales, et toutes trois établies dans le même quartier du village. Même à elles trois, ces trois familles de paysans-proprétaires-fonciers étaient loin de posséder toute la terre qui se donnait en fermage ou en métayage sur le territoire de la commune : c'étaient des familles de tout petits propriétaires fonciers et, qui plus est, de tout petits propriétaires fonciers non absentéistes. En dehors d'elles, malgré tout, et en dehors de celles d'un nombre restreint de cultivateurs qui avaient à eux juste assez de terre pour survivre mais l'avaient quand même à eux, Tongluocun ne regroupait guère que des familles de paysans non propriétaires toujours plus ou moins en train de danser sur la corde raide, des familles de journaliers particulièrement misérables et des familles d'artisans pauvres.

Les artisans de Tongluocun étaient, pour la plupart, charpentiers, menuisiers, ébénistes. Nombre d'entre eux n'ignoraient rien de toutes les finesses du travail de la laque. Ils avaient malheureusement tant de peine à trouver à s'employer chez nous qu'ils finissaient, presque tous, par émigrer : les uns après les autres, ils s'enfonçaient dans les profondeurs de l'ouest du Hunan, ils allaient jusqu'au Guizhou pour essayer de se faire une place au soleil, à moins qu'ils ne choisissent de tenter leur chance à Baoqing-Shaoyang, voire même à Changsha.

La misère intellectuelle et culturelle des habitants du Village-des-Gongs était, bien entendu, à l'image de leur misère physique et matérielle. Quatre-vingt-quinze pour cent d'entre eux étaient totalement analphabètes. Et quant aux autres, la minorité qu'ils représentaient méritait tout juste d'être réputée « à moitié instruite » (« *ban wenmang* ») : c'était la minorité des « privilégiés » qui étaient allés à l'école durant quatre ou cinq ans mais n'étaient pas devenus, pour autant, capables de lire vraiment quoi que ce fût, capables d'écrire ne serait-ce qu'une phrase pleinement intelligible.

Trois familles de Tongluocun seulement pouvaient, oui, se targuer de compter en leur sein des hommes qui savaient lire et

écrire pour de bon et qui, par conséquent, n'étaient pas hors d'état de se débrouiller dans la vie courante, des hommes assez instruits pour déchiffrer une lettre ou en rédiger une sans l'aide de qui que ce fût, pour mettre en forme, pinceau en main, un contrat de fermage ou un contrat de métayage, pour faire une annonce de mariage ou une annonce de décès, pour composer des oraisons funèbres (*jiwen*) ou des sentences-parallèles-de-nature-à-honorer-les-proches-d'un défunt (*wanlian*). Et ces trois familles-là, on l'a sans doute deviné, étaient les mêmes que celles qui possédaient plus de terre qu'il ne leur en fallait pour assurer leur subsistance.

Il y avait sur le territoire de l'arrondissement de Longhui quelques rares villages dans lesquels nombre de gens jouissaient d'une aisance certaine et avaient atteint un niveau culturel relativement élevé. Tel était notamment le cas de Weijiacun, le Village des familles Wei, une localité du Premier *qu* de l'arrondissement de Longhui qui n'était située qu'à une vingtaine de *li* (treize kilomètres) de Tongluocun et qui avait successivement enfanté le grand penseur Wei Yuan et le grand mandarin Wei Guangtao, à la fin du XVIII^e siècle et au milieu du XIX^e.

Wei Yuan ne s'était pas seulement imposé comme historien et comme érudit, en son temps (1794-1857) ; précurseur fort sagace du mouvement pour le renouveau des institutions, qui devait se développer en Chine aux lendemains de l'écrasement de la rébellion des Taiping¹, il avait encore été le premier des Chinois qui ait vraiment su prendre la mesure de l'importance de la civilisation capitaliste occidentale et qui ait eu l'audace de s'en inspirer dans ses projets de réformes. Son œuvre majeure à cet égard, *Les Chroniques des nations de l'au-delà des mers* (*Haiguo tuzhi*), est le fruit d'une longue méditation sur la défaite catastrophique essuyée par la Chine lors de la guerre de l'Opium de 1840-1842. On y trouve, entre autres choses, la première description systématique jamais publiée en Chine des pays les plus développés d'Europe et d'Amé-

1. Commencée en 1850, la rébellion paysanne anti-mandchoue de caractère à la fois archaïsant et modernisant dite des Taiping (champions de la Grande Paix) affecta toute la Chine du Centre et fit trembler sur ses bases la dynastie des Qing durant près de quatorze ans. La cour des Qing et les grands mandarins *han* qu'elle avait à son service ne parvinrent à en finir avec les Taiping qu'après avoir fait alliance avec l'envahisseur européen contre eux, de 1862 à 1864.

rique, des particularités de leur géographie, de leur histoire, de leur économie et de leur culture. Wei Yuan estimait que si la Chine voulait pour de bon « résister aux barbares » (« *zhiyi* »), il fallait qu'elle commençât par « se mettre à leur école » (« *shiyi* »). Il estimait, autrement dit, qu'il fallait que la Chine se lançât sans tarder dans la grande industrie et dans le grand commerce, et qu'elle fabriquât elle-même les fusils, les canons et les navires de guerre dont elle avait besoin pour retrouver puis pour défendre son indépendance. Il allait jusqu'à faire l'éloge de la démocratie bourgeoise, dont les versions suisse et américaine étaient à ses yeux les deux versions modèles. La plupart des réformateurs, de Li Hongzhang (Li Hong-tchang) à Sun Yat-sen en passant par Kang Youwei (K'ang Yeou-wei), devaient puiser inspiration dans son œuvre¹.

Les neuf dixièmes des habitants de l'arrondissement de Longhui, malheureusement, ignoraient pratiquement tout de cet homme remarquable. C'est à peine s'ils savaient son nom. Après avoir quitté son pays natal, Wei Yuan n'y était jamais retourné. Il était allé s'installer à Suzhou (Sou-tcheou)² ; il y avait fini ses jours. Et ce ne fut pas, pour ma part, à Tongluocun, quand j'étais enfant, qu'occasion me fut donnée d'entendre parler de lui et de découvrir son œuvre ; ce fut à Changsha quand, étudiant, j'eus atteint l'âge de dix-sept ans, en 1913.

Wei Guangtao, lui, était aussi connu des habitants de l'arrondissement de Longhui que Wei Yuan en était méconnu. Il est vrai qu'à la différence de Wei Yuan, il était toujours de ce monde au début du xx^e siècle. Soldat de profession, il avait commencé sa

1. LI Hongzhang : représentant typique de la première génération des réformateurs chinois, celle des grands mandarins des années 1860, 1870 et 1880, qui étaient partisans d'emprunter à l'Occident son savoir-faire technologique pour autoriser leur pays à rattraper son retard dans le domaine de la puissance matérielle (armée, armements, chemins de fer etc.), mais sans toucher en quoi que ce fût aux valeurs véhiculées par un confucianisme et un régime impérial deux fois millénaires. KANG Youwei : représentant typique de la seconde génération des réformateurs chinois, celle des grands lettrés des années 1880-1890, qui étaient partisans de doter la Chine d'une sorte de monarchie constitutionnelle et de moderniser son système de production, mais sans toucher non plus en quoi que ce fût au confucianisme. SUN Yat-sen : le célèbre chef de file de la troisième génération des réformateurs chinois, celle des patriotes éclairés des années 1890-1900, qui étaient partisans de remplacer le système impérial par un système républicain de type occidental, mais sans remettre vraiment en cause les valeurs fondamentales de la « Chine éternelle ».

2. Suzhou. L'une des deux perles de la région située au sud du Yangzi (Yang-tseu), l'autre étant Hangzhou (Hang-tcheou). Un proverbe chinois dit : « Là-haut, il y a le Paradis ; ici-bas, il y a Suzhou et Hangzhou. »

carrière comme lieutenant de Zeng Guofan (Tseng Kouo-fan), c'est-à-dire comme maître-massacreur de rebelles Taiping, à la fin des années 1850¹. Mais il s'était aussi comporté en héros, en défenseur intrépide, encore que malheureux, de la Chine attaquée par le Japon, en 1894-1895². Fort des services ainsi rendus à l'Empire sur le champ de bataille, il avait pu être nommé gouverneur de province. Après avoir régné un temps sur les provinces du Shenxi (Chen-si) et du Gansu (Kan-sou) puis sur celles du Fujian (Foukien) et du Zhejiang (Tchö-kiang), il était devenu, à la suite de toute une lignée de très grands mandarins, vice-roi de la plus recherchée des vice-royautés de l'époque de la fin des Qing, celle que composaient les trois provinces du Jiangsu, de l'Anhui et du Jiangxi. Aussi peu soucieux que Wei Yuan de revoir Weijiacun et d'y achever son existence, il avait, dès avant la révolution de 1911, pris sa retraite en un lieu situé à environ trente *li* (dix-huit kilomètres) à l'est de Baoqing-Shaoyang, sur les bords d'un lac enchanteur, en un lieu où le hasard devait d'ailleurs me conduire et me le faire rencontrer, en mai 1916³. Il avait, cependant, consacré une part non négligeable de l'immense fortune que ses hautes fonctions lui avaient permis d'accumuler à acheter pour ses frères ou pour ses neveux de vastes domaines dans le *tusi* de Longhui, en même temps qu'il n'avait jamais cessé d'user de son influence pour placer ou pour pousser ses innombrables cousins, petits-cousins et parents.

Grâce à Wei Guangtao, les Wei étaient ainsi devenus, à la fin du XIX^e siècle, les plus grands propriétaires fonciers de notre arrondissement et, par voie de conséquence, les gens qui, chez nous, faisaient la pluie et le beau temps. Le villageois commun, celui qui n'avait pas de terre ou en avait trop peu, était bien obligé de composer avec eux, de se plier à leurs fantaisies, de s'accommoder de leurs exactions. Et quant au fonctionnaire impérial en place à Longhui, ce n'était jamais, bien sûr, que l'une de leurs créations.

1. ZENG Guofan. Grand mandarin originaire du Hunan qui réorganisa l'armée impériale dès le début des années 1850 en vue de combattre les Taiping et réussit à écraser leur rébellion au prix de massacres épouvantables au début des années 1860.

2. La guerre sino-japonaise de 1894-1895 se solda par une écrasante défaite de la Chine, sur terre comme sur mer. Elle permit au Japon de faire sortir la Corée de la sphère d'influence de la Chine, d'arracher à la Chine la possession de l'île de Taiwan (Formose) et de condamner la Chine à lui verser une formidable indemnité de guerre. Elle marqua le début de l'ascension de l'impérialisme nippon.

3. Voir p. 117.

Un grand nombre de villages et hameaux de l'arrondissement de Longhui étaient de vrais fiefs de clan : ils étaient peuplés de gens qui portaient tous le même nom de famille (*xing*) et c'était par ce nom de famille qu'on les appelait eux-mêmes. Exemples : Weijiacun, le Village des familles Wei ; Caijiawan, le Rivage des familles Cai ; Kuangjiapu, les Échoppes des familles Kuang. Il était rare qu'un clan fût, démographiquement, le maître de plus d'un village ou hameau. Mais cela se rencontrait. Tel était notamment le cas du clan Peng dans le Troisième *qu*. Quatre des quelque douze villages que regroupait le Troisième *qu* étaient peuplés de Peng : trois en totalité et le quatrième, Tongluocun, en majorité.

Le clan, dont les représentants les plus âgés, les plus riches et, en principe, les plus cultivés étaient les chefs de droit et de fait, avait pour principales fonctions de perpétuer le culte des Ancêtres et de favoriser l'ascension sociale de ses membres. En vue de remplir ces deux fonctions, il édifiait et entretenait un temple des Ancêtres (*Shizong ci*) dans le village qu'il avait pour berceau et une maison d'accueil des candidats aux Examens (*Shi shiguan*), dans la ville chef-lieu de la préfecture dont il relevait et où, chaque année, les plus doués de ses membres pouvaient aller tenter de conquérir le grade de *xiucaï*¹.

Les plus fières des constructions de la ville de Baoqing, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, étaient les quelque mille maisons d'accueil des candidats aux Examens que les clans les plus vigoureux des cinq districts de la préfecture de Baoqing y avaient fait élever. L'une d'entre elles, et non la moindre, était celle du clan des Peng du Troisième *qu* de l'arrondissement de

1. Les trois degrés des Examens (de plus en plus difficiles) qu'il fallait subir avec succès pour devenir un lettré (*shi*) et pour avoir, par conséquent, une chance d'accéder au statut de mandarin (*guan*) étaient les suivants dans la Chine des Qing, à la fin du XIX^e siècle.

— Premier degré : celui des Examens qui avaient lieu, *tous les ans*, dans la capitale de la préfecture (*fu*) dont on relevait, et qui donnaient à ceux qui y avaient réussi le grade de *xiucaï* comme on disait le plus souvent, le grade de *shengyuan* comme on disait officiellement.

— Deuxième degré : celui des Examens qui avaient lieu, *tous les trois ans*, dans la capitale de la province dont on relevait, et qui donnaient à ceux qui y avaient réussi le grade de *juren*.

— Troisième degré : celui des Examens qui avaient lieu, *tous les trois ans* aussi, dans la capitale de l'Empire, et qui donnaient à ceux qui y avaient réussi le grade de *jinshi*.

La fin du fin, pour un lettré devenu *jinshi*, était de devenir membre de l'Académie Hanlin.

Longhui. Le temple des Ancêtres de ce clan, lui, avait été érigé aux environs du plus prospère des trois villages exclusivement peuplés de Peng que comptait le Troisième *qu* de l'arrondissement de Longhui, soit à environ dix *li* (six kilomètres) de Tongluocun, sur un vaste terrain jonché de tombes de nos aïeux et parsemé de bouquets d'arbres. Il était composé de trois bâtisses, et de hautes et superbes colonnes de bois précieux portaient le toit de la grande salle de la plus grosse de ses trois bâtisses, le toit de l'énorme sanctuaire dans lequel resplendissaient les effigies et les tablettes de ces espèces de demi-dieux que tendaient à devenir nos défunts, au fur et à mesure que le temps passait. Il était si spacieux que l'on pouvait y asseoir, autour de près de cent tables, jusqu'à mille personnes pour les y faire dîner ensemble, chaque fois que l'exigeait le calendrier du culte des morts. Seuls, certes, les membres du clan dont l'âge, la fortune, la conduite ou le savoir garantissait la respectabilité étaient admis à participer à de pareils banquets. Mais cela faisait déjà beaucoup de monde. Aussi quatre hommes énergiques et instruits n'étaient-ils pas de trop pour faire marcher convenablement le temple et pour en gérer diligemment les biens. Ces quatre *administrateurs* du temple des Ancêtres du clan étaient d'ailleurs désignés de façon plutôt démocratique, à la différence des *chefs* du clan lui-même : ils étaient périodiquement élus ou réélus par les grandes-familles (*dajiating*) qui, à elles toutes, formaient le clan.

Ballet de palanquins rue du Grand-Rocher

La plus renommée des trois familles de Tongluocun qui avaient à la fois des lettres et du bien, à savoir la mienne, une autre famille Peng et une famille Cai, était sans conteste la seconde, pour la raison toute simple qu'elle pouvait s'enorgueillir d'avoir engendré un enfant prodige, Peng Yuying.

Peng Yuying était né en 1888 ou 1889. Il n'avait donc que six ou sept ans quand je vins moi-même au monde. Ce n'était pas mon cousin, pourtant ; c'était mon oncle, le cousin germain de mon père. Il n'avait pas cinq ans qu'il savait déjà lire, couramment, tous les Classiques. Il n'avait pas sept ans qu'il savait déjà vous trousser, au pied levé, un petit poème de forme simple ou, mieux encore, quelques-unes de ces antithèses appelées *duiju* qui ne représentent ni plus ni moins que le matériau de base des poë-

Claude Cadart
Cheng Yingxiang

Mémoires de Peng Shuzhi
L'Envol du communisme
en Chine

Peng Shuzhi. L'un des bâtisseurs du P.C. chinois. Le théoricien-stratège de la Seconde Révolution chinoise. L'infatigable inspirateur de la rébellion antistalinienne des communistes chinois. Voici le premier volet de ses "Mémoires", écrits sous son contrôle par deux spécialistes français de la Chine contemporaine.

Enfant d'une vieille famille de paysans du Hunan, il vient au monde à l'époque où l'édifice deux fois millénaire de la Chine impériale achève de s'écrouler. Il ne cesse de se battre, adolescent, pour se dégager du carcan de la Tradition et pour s'initier aux "nouveaux savoirs" venus d'Europe occidentale, aiguillonné par le souci de hâter l'heure de la délivrance et de la résurrection de son pays. Sa trajectoire rejoint, de la sorte, celle des éléments les plus avancés de la Nouvelle Intelligentsia du Mouvement du 4 mai 1919 : il passe, en moins de cinq ans, du libéralisme à l'anarchisme et de l'anarchisme au communisme. Envoyé dès le début de 1921 en Rus-

sie soviétique, il devient bientôt le responsable du groupe des communistes chinois de Moscou. Rentré en Chine au lendemain du V^e Congrès du Comintern, celui de l'été 1924, il se dépense sans compter pour refaire de son parti le fer de lance du mouvement ouvrier et le rendre, par là même, capable de déclencher la Seconde Révolution chinoise.

La reconstitution minutieuse et passionnée d'une cavalcade d'événements d'une dimension sans précédent, vécus tantôt en Chine tantôt en Russie ; la peinture en tons pastel ou en couleurs violentes d'une société en pleine métamorphose, en pleine ébullition ; un fourmillement d'informations précises et inédites concernant toute la période des débuts du P.C. chinois ; une foule d'anecdotes émouvantes ou pittoresques mettant en scène tous les "grands hommes" de la Chine révolutionnaire ; une collection d'analyses et d'explications de nature à renouveler radicalement la vision de l'histoire de la Chine contemporaine. Voilà tout ce qu'on trouvera dans un ouvrage qui relève peut-être du genre épique tout autant que du genre autobiographique.

COLLECTION TÉMOINS

Entre le journalisme et l'essai, le reportage et l'étude, l'enquête et l'analyse, *Témoins* réunit des ouvrages hors série où les grands problèmes d'aujourd'hui apparaissent sous un angle inattendu.

Tantôt ce sont des documents bruts : mémoires, interviews, enregistrements au magnétophone, comme *Mon Septennat* de Vincent Auriol ou *La Vida* d'Oscar Lewis ; tantôt des récits ou correspondances qui livrent, encore chaude, l'expérience toute crue de l'auteur : *Les Frères de Soledad* de George Jackson ou *L'Aveu* d'Arthur London.

Des livres d'actualité que l'on pourra relire demain. Issus de tous les horizons politiques ou sociaux, littéraires ou scientifiques, ils voudraient traduire la sensibilité de notre époque et composer le dossier du monde contemporain.

Extrait du catalogue :

Léon et Natalia Trotsky
Correspondance
1933-1938.

Zdeněk Mlynář
Le froid vient de Moscou
Prague 1968.

Georges Wellers
Les chambres à gaz ont existé.

Édouard Kouznetsov
Lettres de Mordovie.

Léon Trotsky
Alfred et Marguerite
Rosmer
Correspondance
1929-1939.

Michael B. Frolic
Le Peuple de Mao
Scènes de la vie en
Chine révolutionnaire.

Karlo Štajner
7 000 jours en Sibérie.

Publié avec le concours du Centre National
de la Recherche Scientifique.

nrf

Photos collection particulière et Éric Baschet Éditions.